



Mouloud Feraoun

Albert Camus

L'espoir déchirant dans un point de fuite impossible

Par GUY BASSET

L'épilogue de l'édition originale de *Le Fils du pauvre*¹ portait en exergue la phrase suivante d'Albert Camus : « Il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser ». Quand Mouloud Feraoun la donne à lire, il n'imaginait sans doute pas la résonance que cette phrase prendrait dans ses relations avec un auteur avec qui il n'avait pas encore noué des liens. Cette citation s'est trouvée occultée des années puisqu'elle fait partie des pages amputées, lors de la réédition de *Le Fils du pauvre*, en 1954, et il faudra attendre 1972 pour que ce texte soit de nouveau imprimé dans *L'Annuaire*. Pourtant cette citation n'est pas fortuite : le roman de Feraoun est daté de 1948 et la citation est tirée de *La Peste*, livre paru en 1947 : c'est la fin de l'antépénultième paragraphe du roman de Camus ! Sans chercher une caution avant la publication, Mouloud Feraoun se situe ainsi explicitement dans le sillage, dans le prolongement ou même sous la protection d'Albert Camus.

Sa correspondance le confirme en quelque sorte dès le 16 juin 1949. « J'ai lu et relu *La Peste* » indique-t-il, disant aussi à son correspondant, qui a eu de la chance d'entendre Camus, qu'il souhaiterait que cela lui arrive à lui aussi. Mais Feraoun ajoute des précisions qui construisent l'arrière-fond des relations entre les deux hommes.

Tu sais que je le connais depuis longtemps : en 1937, de vrais démocrates algérois décidèrent de faire paraître un journal

libre (actions de 200 F majorité instituteurs). Eh bien Camus était rédacteur en chef d'Alger Républicain. Et en 1937 il a publié un reportage retentissant sur les Kabyles et la Kabylie. Il a vu pas mal d'instituteurs kabyles et ces gens-là ne l'ont pas oublié. (idem)

Certes Feraoun se trompe légèrement sur les dates : les articles sur la Kabylie sont publiés en juin 1939. Mais il est important de noter l'image que Feraoun conserve près de dix ans après d'un Camus attentif à la Kabylie et au monde instituteur, à la démocratie et à la misère. Elle construit l'image de ses relations avec Camus. L'implication du milieu « instituteur » a été peu souvent relevée dans les études sur *Alger Républicain*. En fait la liste des 24 premiers actionnaires et administrateurs du journal ne comprend que quatre instituteurs². Relevons que le nom de certains de ces quatre instituteurs nous entraîne vers l'École normale de Bouzaréah où Feraoun fit ses études. René Pestre et Mohammed Lechani, « un des trois musulmans dont deux instituteurs³ » du groupe de départ sont des anciens de cette école⁴. Lechani est notamment, au moment de la parution du roman de Feraoun, conseiller municipal de Fort-National où l'écrivain sera lui-même en poste et conseiller municipal quelques années plus tard. Le 6 octobre 1938, il co-signa en compagnie notamment du second « instituteur musulman », Kadour Makac un texte « à nos frères musulmans » :

Il manquait, en notre département, un vrai quotidien où

nous pouvions sur un même pied d'égalité que nos camarades européens et dans un même esprit de mutuelle fraternité, défendre librement nos légitimes revendications et obtenir régulièrement l'insertion des communiqués de nos divers groupements⁵.

De son côté, Kadour Makaci interviendra dès le 11 octobre par un article sur la question indigène. Cet arrière-fond passé comme la notoriété que Camus avait acquise ultérieurement font qu'on n'est guère étonné que Feraoun ait cherché l'appréciation puis le contact avec Albert Camus. Feraoun prend l'initiative de lui écrire : il le fait pour la première fois, de Taourirt-Moussa où il est en poste, le 27 mai 1951 :

Je viens de recevoir ici, à Taourit-Moussa, la visite de mon ami Roblès... L'hiver dernier j'avais demandé à Pierre Martin du S.C.I. de vous faire parvenir un exemplaire de *Le Fils du pauvre*⁶.

La lettre dénote une certaine réserve, un certaine timidité voire aussi une certaine audace de la part de Mouloud Feraoun qui fait d'abord référence à Emmanuel Roblès. Feraoun a retrouvé la trace de son condisciple à l'école normale peu de temps auparavant dans des circonstances qui sont à souligner : en Kabylie et à l'occasion d'une représentation théâtrale autour de l'œuvre de Federico Garcia Lorca, cher tant à Roblès qu'à Camus⁷. Même si Roblès continuera à être jusqu'à la fin en arrière-fond des relations Camus-Feraoun, le premier intermédiaire nous mène vers un milieu différent. Pierre Martin est, à l'époque pionnier du Service Civil International (S.C.I.) et intervient à quelques kilomètres de l'endroit où Mouloud Feraoun est en poste. Feraoun, lui, a fait lire son manuscrit. Objecteur de conscience dès 1939, on le retrouvera en 1958 secrétaire-adjoint de « Secours aux objecteurs de conscience » aux côtés de Louis Lecoin : le comité de patronage de cette structure comprenait Albert Camus⁸.

Mouloud Feraoun qui passait nous voir chaque semaine en allant au marché, avait montré un grand intérêt pour cette tâche de solidarité humaine. Il allait devenir plus tard un des premiers Kabyles de la section algérienne du S.C.I.

Ainsi Feraoun avait trouvé en Pierre Martin un bon connaisseur de la réalité kabyle, une conscience sociale et politique, un chemin vers Camus. Il poursuit sa lettre à Camus de mai 1951 ainsi :

Je suis heureux d'avoir réussi à vous intéresser parce que je vous connais depuis longtemps. Je vous ai vu en 1937 à Tizi-Ouzou... Vous écriviez des articles sur la Kabylie dans *Alger-Républicain* qui était notre journal. (*LA Alger*, p.60-61)

Camus répondra très rapidement à Feraoun :

J'ai lu en effet avec plaisir et émotion, votre livre. Je ne me souviens pas de cette entrevue de 1937... J'aime votre peuple fraternellement, et j'admire ses vertus, de vraie dignité.

Les articles de Camus dans *Alger-Républicain* font état de nombreux entretiens sans donner de noms. Les descriptions

de Feraoun dans son roman pouvaient ainsi prolonger quelques années plus tard le souvenir du reportage de 1939.

La lettre à Camus intervient à un moment où le livre a déjà connu une certaine audience à Alger. Feraoun reçoit fin 1950 le Grand Prix Littéraire de la ville d'Alger, remis le 5 avril 1951, donnant lieu à de nombreux articles de presse. Dès février 1951, il avait signalé à ses amis que Radio-Alger avait déjà parlé trois fois de son livre⁹ et le roman figurera au catalogue des éditions Rivages (Charlot) à Alger¹⁰.

Mais cette lettre comporte un second point qui sonne presque comme un reproche même si Feraoun s'en défend :

J'ai lu *La Peste*... J'avais regretté que parmi tous ces personnages il n'y eut aucun indigène et qu'Oran ne fut à vos yeux qu'une banale préfecture française. Oh ! Ce n'est pas un reproche, j'ai pensé simplement que, s'il n'y avait pas ce fossé entre nous, vous nous auriez mieux connus, vous vous seriez senti capable de parler de nous avec la même générosité dont bénéficient tous les autres. Je regrette toujours, de tout mon cœur, que vous ne nous connaissiez pas suffisamment et que nous n'ayons personne pour nous comprendre, nous faire comprendre et nous aider à nous connaître nous-mêmes. (*LA Alger*, p.61)

Camus n'est pas insensible à l'argument : il répond en renvoyant « la balle » à l'expéditeur :

Ne croyez pas que si je n'ai pas parlé des arabes d'ORAN c'est que je me sente séparé d'eux... il aurait donc fallu écrire un autre livre que celui que je voulais faire.

On peut lire dans ces dernières lignes un encouragement aux dernières lignes de la lettre de Feraoun qui disait son intention d'écrire et de parler de ses compatriotes et de tenter à son tour « d'expliquer les Kabyles et montrer qu'ils ressemblent à tout le monde ». On peut aussi y lire une certaine ambiguïté sur le départ de ce qu'on appellera plus tard « l'école d'Alger » :

J'ai réussi à attirer sur nous l'attention de Audisiau (sic), Camus, Roblès. Le résultat est magnifique. Vous êtes Algériens tous trois et vous n'avez pas à nous ignorer.

Feraoun dira simplement à Roblès le 27 juin 1951 :

Camus a répondu à ma lettre... Il a été content de ma lettre où j'ai eu le culot de lui reprocher de n'avoir pas parlé des Arabes d'Oran dans *La Peste*¹¹.

Cette lettre marque le début de relations qui ne prendront fin qu'avec la mort de Camus. Elles seront, sans rupture, contrairement aux relations avec Jean Amrouche¹², Jean Sénac ou Kateb Yacine. Il y a là une fidélité à noter.

Le compagnonnage de Feraoun et de Camus se lit surtout par la collaboration à des revues publiées en Algérie : *Soleil* dès 1951 (Camus y figure au numéro 5, Feraoun au numéro 6), et *Terrasses* en 1953. Feraoun participe aussi à *Simoun*, dès mai 1953 et ils s'y retrouvent au sommaire du numéro de décembre 1959 consacré à leur ami Emmanuel Roblès. Leur compagnonnage est principalement littéraire.

Première partie

Feraoun-Camus, une amitié à l'épreuve de la Guerre

Camus et Feraoun ont peu écrit l'un sur l'autre : Camus s'est abstenu de parler des livres de Feraoun. Feraoun parlera d'*Actuelles III* et surtout rendra hommage à Camus au moment de sa disparition. Mais avec le texte du numéro de *Simoun* sur Emmanuel Roblès, c'est la seule fois où nous les voyons écrire sur un ami commun. Ceci est d'autant plus remarquable qu'il s'agit d'un des derniers textes publiés par Camus, quelques jours avant sa mort. Si le nom de l'autre ne figure pas dans leurs textes, il est frappant de constater que la notion de communauté est abordée par Camus comme par Feraoun. Ce dernier commence son hommage par :

« la communauté franco-arabe, nous l'avons formée, il y a un quart de siècles, nous autres à Bouzaréah¹³ ». Camus, de son côté, indique :

Cette œuvre (celle de Roblès), aujourd'hui s'est imposée à la France où elle nous représente, Algériens de toutes races, (car la fameuse communauté algérienne, il y a vingt ans que nous autres écrivains algériens, arabes et français, l'avons créée, jour après jour, entre nous).¹⁴

L'un comme l'autre font remonter la notion de communauté avant-guerre. Camus, de façon plus restrictive, parle de « la fameuse communauté algérienne... des écrivains algériens, arabes et français ». Même si cette expression est employée de façon incidente, il semble bien que ce soit un point-clé du rapport de Camus à l'Algérie. Il y revient au moins à trois reprises (sans compter celle-ci) à partir d'octobre 1957.

La première fois, c'est en réponse à une question de son vieux compagnon Jean Bloch-Michel :

Nous avons construit... une communauté d'écrivains algériens, français et arabes. Cette communauté est coupée en deux, provisoirement. Mais des hommes comme Feraoun, Mammeri, Chraïbi, Dib, et tant d'autres, ont pris place parmi les écrivains européens. Quelque soit l'avenir et si désespérant qu'il m'apparaisse, je suis sûr que cela ne

pourra être oublié¹⁵.

La seconde fois, c'est à l'occasion de la conférence de presse de Stockholm, le 9 décembre 1957 :

Tous les jeunes écrivains algériens sont mes amis... quand je dis « écrivains algériens », j'entends bien, aussi bien écrivains arabes que français ! ... il y a tout de même un exemple assez extraordinaire de cette communauté dont je parlais... c'est la communauté des écrivains de langue française algériens, lesquels comportent aussi bien les écrivains... – comme Roblès ou comme Jules Roy du côté français – que des écrivains algériens – comme Feraoun, Dib ou Mammeri –, et même à l'heure actuelle ces écrivains sont liés tout en éprouvant douloureusement les séparations et les divorces qui règnent dans leur pays, liés par des sentiments d'amitié et de solidarité qui sont parmi les rares consolations de l'heure présente¹⁶.

La troisième fois, c'est le 15 novembre 1958, lors d'une intervention au Cercle de la France d'outre mer, dans une association appelée « l'Algérienne » :

L'une des choses donc dont je suis le plus fier, c'est que nous autres écrivains algériens, nous avons fait notre devoir et nous l'avons fait depuis longtemps... il y avait... – autant de noms arabes que de noms français – Cette école a donné, à mon sens, un bon exemple, un bon modèle de ce que pourrait être l'Algérie de demain¹⁷.

Camus remarque que cette communauté s'est constituée en dehors de toute institution. Ce groupe d'hommes exprime une certaine force de vivre, partage et chante une même terre, et a en commun une certaine manière d'aborder les hommes. Amitié et solidarité dans le malheur semblent des valeurs qui les rassemblent.

Feraoun considérera que les écrivains « français » comme Camus et Roblès ont ouvert une voie, permis une littérature qui n'existait pas précédemment. Il le dit à Roblès dans une lettre du 6 avril 1959 :

A mon avis un parallèle intéressant à établir était celui des écrivains d'origine européenne et ceux d'origine musulmane. Ce sont les premiers, Camus et Roblès etc. qui par leur talent ont su nous ouvrir un horizon littéraire qui nous était fermé. Je n'avais jamais cru possible de faire véritablement entrer dans un roman un vrai bonhomme kabyle avant d'avoir connu le docteur Rieux et le jeune Smaïl.¹⁸

Par delà cette reconnaissance, il y a, chez Feraoun comme une pointe de reproche que les écrivains d'origine musulmane, et les écrivains d'origine française ou européenne ne se connaissent pas mieux. C'est en somme une variante de ce qu'il disait à Camus en 1951 et qu'il avait exprimé aussi en 1957 :

Si nous sommes absents dans l'œuvre d'un Camus c'est que Moussy ni Camus ni presque tous les autres n'ont pu venir jusqu'à nous pour suffisamment nous connaître. Mais ayant assumé le rôle de l'instituteur de *L'Hôte*, ils regardent aujourd'hui, impuissants « le cœur serré », l'Arabe qui se dirige vers la prison.¹⁹



Cette communauté s'est construite, aux dires de Camus, à partir de la même terre, sur une unité de langue, et dans la liberté. Elle leur a permis de s'exprimer « en même temps » malgré « un certain nombre de problèmes qui sont aussi douloureux ». La situation de la littérature ne saurait être cependant dissociée de la situation politique. Feraoun disait dans l'article précédemment cité :

L'unique problème qui doit tous nous préoccuper est celui de notre commune angoisse, de nos deuils communs. (idem)

Les années 1957 – 1958 semblent décisives. C'est d'Alger, le 30 novembre, peu après l'attribution du prix Nobel à Camus, que Feraoun lui écrit. L'évolution de la situation politique plus particulièrement à Fort-National où, comme l'ensemble des Algériens du deuxième collège, il est contraint par le FLN de démissionner de son mandat de conseiller municipal, les exactions et violences militaires survenues lui font demander un poste à Alger.

N'attachez aucune importance, aucune signification au silence des écrivains musulmans. Quant à moi, j'ai cru devoir vous exprimer ma satisfaction simplement parce que je me place beaucoup plus près de vous que les autres²⁰.

Feraoun qui reconnaît occuper une place particulière auprès de Camus, dégage des lueurs d'espoir et même ce qu'il appelle un « imperceptible sourire » qu'il voudrait apporter aussi à Camus.

Vous dire qu'en dépit du prix fort et peut être à cause de cela, les hommes de chez nous, nous parviendrons à construire ce monde fraternel que vous avez toujours cru possible. Un monde qui sera le nôtre et où vous serez le meilleur des guides. (idem, p. 164)

Ce message final d'espoir fait suite à un message personnel qui sonne presque comme un reproche que les opinions, l'angoisse et la souffrance de Camus ne soient pas mieux connues par ses confrères, à un message plus général sur l'importance de l'amitié.

Nous vivons des moments très durs où la tentation est grande de renoncer à l'amitié pour qu'il soit possible de haïr, où la méfiance et la haine apparaissent désormais aux uns et aux autres comme les seuls sentiments qui doivent avoir cours dans l'inévitable commerce des hommes de ce pays. (idem p.161)

Dès 1957 leurs positions sur l'Algérie semblent totalement divergentes. Ainsi Feraoun rapporte dans son Journal le 18 février 1957 :

Camus se refuse à admettre que l'Algérie soit indépendante et qu'il soit obligé d'y rentrer chaque fois avec un passeport étranger, lui qui est Algérien et rien d'autre. Il croit que le FLN est fasciste et que l'avenir de son pays entre les mains du FLN est proprement impensable. Ceux qui m'ont parlé en langage clair la semaine dernière m'ont dit que je n'étais pas Français. J'aimerais dire à Camus qu'il

est aussi Algérien que moi et tous les Algériens sont fiers de lui, mais aussi qu'il fut un temps pas très lointain, où l'Algérien musulman, pour aller en France, avait besoin d'un passeport. C'est vrai que l'Algérien musulman, lui ne s'est jamais considéré comme Français. Il n'avait pas d'illusions²¹. (idem, p.204)

C'est à Alger que Camus rencontrera Feraoun en avril 1958, son *Journal* en fait mention à la fois le 10 avril et le 18 avril : on peut penser que ce que Feraoun écrivait un an avant a constitué l'arrière-plan de leur rencontre.

Camus est venu hier. Sa positions sur les événements est celle que je supposais ; rien de plus humain. Sa pitié est immense pour ceux qui souffrent mais il sait hélas que la pitié ou l'amour n'ont plus aucun pouvoir sur le mal, qui tue, qui démolit, qui voudrait faire table rase et créer un monde nouveau d'où seraient bannis les timorés, les sceptiques et tous les lâches ennemis de la Vérité nouvelle, ou de l'Ancienne Vérité rénovée par les mitraillettes, le mépris et la haine. (idem, p. 271)

Mais le séjour de Camus à Alger se termine par la tragédie qui frappe leur ami commun.

18 avril – Quelques instants après avoir quitté Camus, un drame affreux se déroulait chez mon ami E.Roblès Pauvre ami, pauvre gosse ! Un drame qui n'a rien à voir avec les événements mais qu'est-ce qui n'a rien à voir avec les événements, aujourd'hui ? (idem)

Camus se porta au chevet de son ami Roblès dont le fils Paul s'était blessé mortellement. C'est sans doute à lui que Camus fait allusion dans ses *Carnets* quand il note : « La colombe poignardée²². »

Comme le remarque Sylvie Thénault :

« Mouloud Feraoun est un homme déchiré par la violence, mais qui, vivant intimement la complexité de l'identité algérienne mêlée de culture kabyle et d'héritage français, ne se laisse pas emporter par la radicalisation que la guerre provoque. Il échappe aux classifications simplistes qui font de l'indépendantiste un anti-Français²³.

Agnès Spiquel relève que la visite à Feraoun a lieu dans la proximité du dépôt du manuscrit d' *Actuelles III* chez Gallimard. **Nul doute que cette rencontre soit pour quelque chose dans les corrections qu'il (Camus) apporte dès son retour à son *Avant-propos* plusieurs vont dans le sens d'une conscience plus aigüe des impasses de la situation en Algérie.²⁴**

Ce volume reçut un accueil modéré, voire indifférent et hostile²⁵. Cependant, la revue *Preuves* consacre deux articles dans son numéro de septembre à la recension du recueil de Camus, paru en juin. Ces deux textes ne sauraient être dissociés. Le premier texte est signé Germaine Tillion, le second texte qui lui fait immédiatement suite est intitulé « *Lettre d'un Algérien musulman. La source de nos communs malheurs* » et paraît non signé, précédé d'une courte présentation :

Albert Camus a bien voulu nous confier la lettre qu'un instituteur musulman du Sud algérien lui a envoyé après avoir lu *Actuelles III*.

Feraoun-Camus, une amitié à l'épreuve de la Guerre

Ainsi le texte paraît sous l'égide de Camus : la lettre de Feraoun à Roblès du 18 juillet 1958 vient le confirmer, laissant aussi apparaître que la notion de « lettre » cache en fait un véritable article, accepté voire souhaité par l'auteur du livre.

Feraoun adresse d'abord un salut amical à un homme lucide, à un esprit courageux qui est l'objet de pressions pour prendre position et il reconnaît à cette « pensée juste » d'avoir jusqu'à présent « refusé d'approuver les vôtres et condamner les miens. » Mouloud Feraoun interviendra à trois reprises après la disparition de Camus.

Oran Républicain reproduit le 6 janvier une déclaration faite à l'Agence France Presse. Feraoun y rappelle ses premiers contacts avec Camus dès 1951 souhaitant, dès cette époque, que l'on puisse se placer au-dessus des « haines stupides » qui déshonorent le pays et empoisonnent la vie.

Le contenu de la dépêche est quasiment repris mot pour mot dans le numéro spécial que la revue *Simoun* consacre à Camus en 1960.

Enfin Feraoun donne un texte à la revue *Preuves* en avril 1960. Il n'est pas satisfait de ce texte, comme il en fait l'aveu à Emmanuel Roblès le 8 avril 1960 en ajoutant « toujours enfoncer des portes ouvertes ! »²⁶. Intitulé symboliquement « le dernier message », l'article daté d'Alger du 27 janvier 1960 est très fortement marqué par l'actualité qui s'y déroule. Camus « n'est plus là pour assister au triste spectacle de ses compatriotes en délire ». Parmi les contributions du numéro auquel participe aussi Germaine Tillion²⁷, le papier de Feraoun est la seule voix d'Alger. Feraoun relève que « la disparition d'Albert Camus touche de la même manière Européens et Musulmans, comme s'il fallait un deuil commun pour unir à son tour le double amoncellement des deuils particuliers²⁸ » : **Celui que la presse littéraire a salué douloureusement comme « le dernier des justes » était algérien au sens le plus noble du terme. De cette Algérie qu'il aimait physiquement de toutes les fibres de son être, nul n'a autant que lui exprimer la beauté et la douceur, et je suis en mesure d'affirmer que bien souvent la seule découverte de quelques pages frémissantes d'émotion a suffi pour lui conquérir le cœur de ses lecteurs musulmans avec qui il partageait fraternellement le même amour pour la même terre. (idem)**

A la mort de Feraoun leurs deux noms seront souvent associés. Le « Journal télévisé » français passe, le 16 mars, le lendemain de son assassinat un extrait de l'entretien accordé, l'année précédente, au réalisateur de télévision Jean-Marie Drot, texte paru intégralement en page une des *Lettres françaises* du 22 mars 1962²⁹. Feraoun y réaffirme le caractère « algérien » de Camus, rappelant avec empathie que Camus « avait mal

à l'Algérie comme d'autres ont mal au poumon » « nous le considérons comme une gloire algérienne ». Et Feraoun allait même jusqu'à « justifier » le silence de Camus le considérant « pour ce qui nous concerne comme une marque de sympathie sinon plus pour nous. » Précédemment en 1960, Feraoun avait rapporté ces paroles de Camus :

« Lorsque deux de mes frères se livrent à un combat sans merci, c'est une folie criminelle que d'exciter l'un ou l'autre. Entre la sagesse réduite au mutisme et la folie qui s'égosille, je préfère les vertus du silence. Oui, quand la parole parvient à disposer sans remords de l'existence d'autrui, se taire n'est pas une attitude négative³⁰. »

Quant au nom de Camus, il « brillera au firmament des grands penseurs et des hommes de bonne volonté, à côté d'Ibn Khaldoun et de saint Augustin. » Et, il appartient ainsi à l'instituteur arabe et berbère, non à un « député-professeur français », évoqué dans l'article, de faire entrer Camus au panthéon algérien des lettres et le mettre en compagnie de deux autres hommes marqués par la terre algérienne, son histoire, sa sociologie comme le note Guy Pervillé, Feraoun et Camus sont restés unis toute leur vie « par la même morale de la dignité et de fraternité humaine qu'ils persistaient à placer au-dessus de tout, et ils refusaient de faire un absolu de la politique. L'un et l'autre voyaient dans la guerre une expérience dégradante pour les deux camps³¹. » Quelles que soient leurs divergences, l'un et l'autre ont cherché à construire l'avenir. Dans cette communauté franco-algérienne des écrivains qu'appelait de tous ses vœux Camus, Feraoun occupe une place à part. Leur dialogue, même s'il n'en reste que des bribes, est tout à fait singulier. Ils furent ainsi compagnons, selon l'expression de Camus lui-même d'un « espoir déchirant³² ».



- 1- *Lettres à ses amis*, Paris, Le Seuil, 1969, coll. Méditerranée, p. 12. (désormais en abrégé LA Seuil).
- 2- voir *Fragments d'un combat, 1938-1940, Alger Républicain*, édition établie, présentée et annotée par Jacqueline LEVI-VALENSI et André ABBOU, Paris, Gallimard, 1978, Cahiers Albert Camus n°3, t. 1, p. 85.
- 3- Guillaume LAISNE, « *Engagement d'un quotidien en société coloniale. Le cas d'Alger Républicain (1938-1955)* », mémoire présenté pour le master recherche, mention histoire et théorie du politique, sous la direction de Marc Lazar, Paris, Institut d'études politiques, année 2006-2007, p. 23.
- 4- Voir René GALLISSOT, « Lechani Mohand », *Algérie : engagements sociaux et question nationale. De la colonisation à l'indépendance de 1830 à 1962*, dictionnaire biographique du mouvement ouvrier, Maghreb, René GALLISSOT dir., Paris, Les éditions de l'Atelier, 2006, p. 420-423 .

- 5- Cité dans Albert CAMUS, *Œuvres Complètes*, Paris, Gallimard, 2006, bibl. de la Pléiade, tome I, p. 854. (Cette édition sera désormais en abrégé OC I ou II, III ou IV selon les références.)
- 6- LA, édition Christiane Chaulet-Achour, Alger, Enag/Éditions, 1998, p. 60 (en abrégé LA Alger).
- 7- Il s'agissait du *Retable de don Cristobal*, *Journal des instituteurs de l'Afrique du nord*, n°1, 25 septembre 1948 et plus largement Guy BASSET, « Présences de Federico Garcia Lorca », *Albert Camus, Pour l'Espagne : Discours de liberté*, Hélène RUFAT éd., PPU, Barcelone, 2011, p. 207-220.
- 8- *Albert Camus et les libertaires (1948-1960)*, écrits rassemblés par Lou MARIN, sl, Égrégores éditions, 2008, p. 90.

- 9- Lettre du 15 février, LA Seuil, p. 43.
- 10- Il est mentionné dans le catalogue des éditions : « Le stock invendu fut racheté à Feraoun et commercialisé par Charlot », (Michel PUCHE, *Edmond Charlot éditeur*, préface de Jules Roy, Pézenas, Domens, 1995, p. 64.) Marie-Hélène CHEZE apporte début 1951 : « entretemps on a fait envoyer 500 exemplaires de l'ouvrage à la librairie Charlot d'Alger. (Mouloud Feraoun. *La voix et le silence*, Paris, Le Seuil, 1982, p. 45). Si l'on se souvient que le tirage initial du roman était de mille exemplaires, cela fait juste la moitié de l'édition ! Au témoignage d'Edmond Charlot (*Le Monde*, 13 août 1994), Amrouche, par un accès de jalousie, en aurait refusé la publication quelques années auparavant aux éditions Charlot.
- 11- LA Seuil, p. 54. Feraoun avait fait allusion à son métier d'instituteur dans sa lettre à Camus. Christiane CHAULET-ACHOUR a montré combien étaient liés et procédaient du même élan et de la même conviction son œuvre littéraire et son œuvre pédagogique, voir par exemple « Mouloud Feraoun, l'instituteur écrivain », *L'enseignement du français en colonies, Expériences inaugurales dans l'enseignement primaire*, Dalila MORSLY éd., Paris, L'Harmattan, 2010, p.89-107 et sur son site internet http://christianeachour.net/images/data/telechargements/articles/A_0200.pdf. Il y a là probablement une différence fondamentale par rapport à Camus chez qui la dimension pédagogique n'est pas explicitement mentionnée.
- 12- Rappelons que Mouloud Feraoun est né à Tizi-Hibel, où était également née Fadhma Aïth Mansour Amrouche, mère de Jean Amrouche et de Marguerite Taos Amrouche. Il y sera nommé en 1936 à la sortie de l'école.

- 13- « Images algériennes d'Emmanuel Roblès », *Simoun*, n°30, décembre, 1959, p. 6, Repris dans *L'Anniversaire*, Paris, Le Seuil, 1972, p. 59-69
- 14- Albert CAMUS, OC IV, p. 617.
- 15- *Demain* n°98, 24-30 octobre 1957, OC IV, p.586-587.
- 16- OC IV, p. 279-280.

- 17- On peut entendre cette intervention sur le site de l'ina : <http://www.ina.fr/art-et-culture/litterature/audio/PHD86081761/conference-d-albert-camus-sur-l-algerie-et-les-ecrivains-algeriens.fr.html>
- 18- LA Seuil, p. 154.
- 19- « La littérature algérienne », *Revue française*, 3^e trimestre 1957, p., repris dans *L'Anniversaire*.

- 20- LA Alger, p.161.
- 21- Mouloud FERAOUN, *Journal 1955-1962*, Paris, Le Seuil, 1962, coll. Méditerranée, p. 204.
- 22- Albert CAMUS, OC IV, p. 1271.

- 23- « Mouloud Feraoun, un écrivain dans la guerre d'Algérie », *Vingtième siècle*, Année 1999, n°63, p. 71.
- 24- « Camus : Amitiés et amitiés et question(s) algériennes (1954-1960) », *French Review*, vol. 83 p. 1194. Camus a visité l'école de Feraoun et le quartier environnant, notamment le bidonville voisin, comme Feraoun lui-même le précise dans son article de *Simoun* sur Camus.
- 25- voir la notice d'Agnès SPIQUEL et de Philippe VANNEY, OC IV, p. 1419.
- 26- LA Seuil, p. 169.
- 27- dont la contribution suit immédiatement l'article de Feraoun, comme dans le numéro précédent de *Preuves*, elle l'avait immédiatement précédé !

- 28- « Le dernier message », *Preuves*, n°110, avril 1960, p.21-24, repris dans *L'Anniversaire*.
- 29- La séquence peut être entendue sur internet, notamment sur le site de l'INA. <http://www.aurelia-myrrho.com/article-a-propos-de-mouloud-feraoun-7012d3941.html>.
- 30- *Simoun*, (1960), art. cit.
- 31- Guy PERVILLE, « Albert Camus et Mouloud Feraoun, une amitié qui résiste aux divergences politiques », Actes du colloque du « *La plume dans la plaie, les écrivains-journalistes et la guerre d'Algérie* » (28-29 septembre 2001), Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2003, p. 134. (reproduit http://guy.perville.free.fr/spip/article.php3?id_article=41).
- 32- « préface », Germaine TILLION, *Algeria, The Realities*, New York, Knopf, 1958, (reproduit dans *Le siècle de Germaine Tillion*, sous la direction de Tzvetan TODOROV, Paris, Le Seuil, 2007, p.191)